
Literature, Social Engagement and Civil
Commitment in the Italian Press of the
18th and 19th Centuries

JLIC – Issue 6.1 (2021)



Journal for Literary &
Intermedial Crossings

Special issue edited by:
Francesca Bianco, University of Padua
Andrea Penso, Vrije Universiteit Brussel

JLIC is the journal of the Centre for Literary and Intermedial Crossings (CLIC)
Vrije Universiteit Brussel



Journal for Literary and Intermedial Crossings

ISSN: 2506-8709

Journal homepage: <https://clic.research.vub.be/journal>

 Submit your article to JLIC

Un « jeu de miroirs » déformant? Les revues italiennes sous l'œil du *Mercure de France* (1890-1918)

Marguerite Bordry – Sorbonne Université

Issue: 6.1

Published: Spring 2021

To link this article: <https://clic.research.vub.be/volume-6-issue-1-2021-literature-social-engagement-and-civil-commitment-in-the-italian-press-of-th-0>

To cite this article: Bordry, Marguerite. "Un « jeu de miroirs » déformant? Les revues italiennes sous l'œil du *Mercure de France* (1890-1918)." *Literature, Social Engagement and Civil Commitment in the Italian Press of the 18th and 19th Centuries*, special issue of *Journal for Literary and Intermedial Crossings*, vol., 6 no. 1, 2021, pp. 9-21.



BY-NC 4.0 DEED: <https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

This content is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International license.

Un « jeu de miroirs » déformant ?

Les revues italiennes sous l'œil du *Mercure de France* (1890-1918)

Marguerite BORDRY

Sorbonne Université

En 1890, Alfred Vallette¹ fonde le nouveau *Mercure de France*,² revue littéraire qui couvre une grande variété de sujets, comme l'actualité politique, artistique ou archéologique. Alors que la littérature s'ouvre à un lectorat de plus en plus vaste, depuis le milieu des années 1850 au moins, la presse française ouvre ses colonnes à une nouvelle figure, celle du critique littéraire. Si la littérature et les chroniques littéraires ont une place relativement marginale dans le monde de la presse quotidienne, elle est au contraire centrale dans d'autres périodiques caractéristiques de l'époque, les « petites revues » artistiques et littéraires : si celles-ci sont souvent de dimensions modestes de par leur tirage, elles sont souvent très liées à des groupes littéraires – le Symbolisme, dans le cas du *Mercure de France* –, et à une ou plusieurs signatures prestigieuses, dont les jugements critiques font autorité dans le monde littéraire. C'est à ce modèle qu'appartient le *Mercure de France*, même si la revue se détache de façon remarquable de ses concurrentes par son prestige et son rayonnement international, mais aussi grâce à son intérêt marqué pour les cultures et les littératures étrangères. Sous l'influence de Remy de Gourmont, l'un des membres fondateurs de la revue et l'une de ses

¹ Alfred Vallette (1858-1935), auteur de deux romans, est surtout connu pour son rôle dans la fondation du *Mercure de France* ainsi que dans la maison d'édition liée à la revue, qu'il co-dirigeait avec l'écrivaine Rachilde, son épouse. Proche des milieux symbolistes, il était très lié à plusieurs figures de premier plan dans le paysage littéraire français, à l'instar de Remy de Gourmont, Paul Léautaud ou Guillaume Apollinaire, qui collaborèrent au *Mercure*.

² Le *Mercure de France* est une revue très ancienne. Fondée en 1672 sous le nom de *Mercure galant*, elle devint *Mercure de France* en 1724 et parut ce nom jusqu'en 1825. Par la suite, la revue fut refondée, toujours sous son nom, à deux reprises : entre 1835 et 1882 puis, à l'initiative d'Alfred Vallette, en 1890. Le troisième *Mercure de France* devint rapidement une revue importante du paysage littéraire française, dont l'importance était encore renforcée par la création, à partir de 1894, de la maison d'édition du même nom.

personnalités les plus importantes, l'Italie fait partie des pays étrangers que l'on retrouve souvent au fil des volumes du *Mercur*. Au sein des articles du *Mercur* consacrés à l'actualité littéraire italienne, les revues italiennes occupent une place importante. À l'époque, en Italie, celles-ci sont souvent le laboratoire des avant-gardes, artistiques et littéraires notamment, d'où l'importance du regard que pose sur elles le *Mercur de France*, lui-même à l'avant-garde du Symbolisme en France. Ainsi, les recensions publiées dans le *Mercur* participent-elles d'une écriture journalistique qui, vu le rayonnement de la revue, a une influence sur les mouvements littéraires dont elle rend compte.

À partir de l'édition électronique réalisée par le Labex Obvil,³ nous avons rassemblé un corpus de deux cent vingt-six articles (3 328 225 mots) du *Mercur de France* consacrés à l'actualité littéraire italienne et publiés entre 1890 et 1918. Nous avons suivi une ligne chronologique et accordé une attention particulière aux chroniqueurs du *Mercur*, qui sont les intermédiaires entre culture française et culture italienne et qui sont eux-mêmes, par leur éclectisme, au croisement entre presse et littérature. Pour analyser ce corpus, nous avons utilisé à la fois la textométrie, grâce au logiciel TXM, et la plateforme Ariane,⁴ ces deux

³ L'édition électronique utilisée pour la présente étude est accessible à l'adresse suivante : <https://obvil.humanum.fr/obvie/mdf-italie/?view=corpus>. Elle s'inscrit dans le cadre du projet « La culture italienne dans le *Mercur de France*, 1890-1918 », initié par François Livi et Davide Luglio dans le cadre des publications du Labex OBVIL, à Sorbonne Université. L'édition électronique rassemble tous les articles consacrés à l'Italie publiés dans la revue entre 1890 et 1918. Pour le présent article, nous avons restreint ce corpus aux seuls articles consacrés à la littérature italienne contemporaine, ce qui représente deux-cent vingt-six articles de longueur variable.

⁴ La textométrie (Lafon ; Mayaffre ; Pincemin ; Poudat) permet « la lecture renouvelée d'un corpus, en outillant l'observation systématique des mots (ou d'autres unités linguistiques : traits, motifs). À petite échelle (pour l'étude d'un sonnet par exemple), l'approche n'est pas impossible, mais son apport sera faible, sinon nul, pour compléter la lecture experte d'un chercheur qui aura pu mémoriser le texte. C'est lorsque le corpus embrasse un volume de textes tel que la mémorisation humaine devient plus synthétique qu'analytique, que la complémentarité devient intéressante. » (Pincemin) Grâce au logiciel TXM, la textométrie permet une approche statistique du corpus, qui offre de nombreuses pistes de lecture à l'échelle des mots ou des groupes de mots. Dans le cas de notre corpus, composé de textes d'auteurs différents, la partition du corpus, permise par TXM, permet de comparer les résultats entre contributeurs, comme dans le cas des spécificités, que nous utiliserons dans le présent article. La plateforme Ariane, second instrument que nous avons utilisé, est une plateforme en ligne de fouille de textes développée par le Labex OBVIL de Sorbonne Université. Ariane est fondée sur une approche symbolique grâce à un système à base de règles, qui permet de localiser des marqueurs de surface et d'identifier automatiquement les modalités du discours critique. Celles-ci vont des annotations positives (« Joie », « Appréciation », etc.) aux annotations négatives (« Dépréciation », « Indignation », etc.). La combinaison de la recherche d'annotations et de mots-clés permet une lecture minutieuse au niveau du corpus

outils permettant une appréhension à la fois fine et globale du corpus. Nous nous intéresserons d'abord à la figure de Remy de Gourmont et aux limites de son ouverture à l'Italie. Nous aborderons ensuite les ambivalences du *Mercur* dans la réception de *Poesia*, l'une des plus importantes revues italiennes du début du XX^e siècle. Enfin, nous analyserons la rupture que marque l'arrivée de Giovanni Papini au *Mercur*, en 1913. Nous entendons ainsi mettre en lumière son ouverture à l'Italie, mais aussi les ambivalences de celle-ci. Le *Mercur de France* est en effet très dépendant de ses chroniqueurs, comme nous aurons l'occasion de le voir, ce qui a pour conséquence une forme de cécité, laquelle invite à relativiser son image de revue pionnière dans l'ouverture à la littérature étrangère.

Remy de Gourmont et l'Italie dans le *Mercur* : les limites d'une ouverture

Remy de Gourmont⁵ (1858-1915) joua un rôle fondamental dans l'ouverture de la revue aux littératures étrangères. Celle-ci devint rapidement un trait distinctif du *Mercur* et contribua indubitablement à son rayonnement international. Romancier – auteur du roman symboliste *Sixtine*, publié l'année même de la fondation du *Mercur* –, mais aussi poète, critique littéraire, essayiste et journaliste, cette figure éclectique fut dès 1890 l'une des signatures les plus importantes du *Mercur* (Wilfert-Portal). C'est Gourmont qui, dès les premiers volumes, inaugura une chronique de littérature anglaise (juin 1890), puis, l'année suivante, la chronique de « Littérature italienne » (avril 1891), vite rebaptisée « Lettres italiennes ».

Les contributions de Remy de Gourmont au *Mercur de France* sont très variées, mais on remarque d'emblée une prédilection pour les revues. Comme le souligne Robert Jouanny, « [a]vec une belle régularité, les chroniques, de Gourmont, le plus souvent, signalent

dans son ensemble (recherche par annotation) comme au niveau de chacun des textes qui le composent (recherche par article).

⁵ Remy de Gourmont (1858-1915) fut à la fois l'auteur de roman et de recueils poétiques. Grand ami de Huysmans et de Villiers de l'Isle-Adam, il fut l'infatigable contributeurs de nombreuses revues, en France (*La Plume*, *L'Ymagier*, qu'il co-dirigea avec Alfred Jarry, notamment), mais aussi à l'étranger. Son nom est resté associé à celui du *Mercur de France*, dont il fut l'un des membres fondateurs et l'un des collaborateurs les plus actifs jusqu'à sa disparition.

le contenu d'une foule de publications. » Pour les seules années 1890 à 1895, les comptes rendus de Gourmont se succèdent au sujet des revues belges, néerlandaises, italiennes, russes ou anglaises, sans compter « quelques numéros isolés danois, suisses, etc. » (Jouanny).

Dans notre corpus de deux cent vingt-six articles du *Mercure de France* portant sur la littérature italienne et publiés entre 1890 et 1918, la centralité de la figure de Gourmont en matière de revues est incontestable, comme le révèle une première analyse textométrique, centrée sur les cooccurrences.⁶ Dans ce corpus, le mot « revues » est l'un des cooccurrents les plus notables du mot « Gourmont », avec un indice de 6. Inversement, le lemme « revue » compte parmi ses cooccurrents les plus significatifs « Remy » (indice : 17) et « Gourmont », là encore avec un indice de 6.

Remy de Gourmont est donc un intermédiaire, voire un passeur entre deux mondes, celui des revues françaises – la grande famille du *Mercure de France* – et celui des revues italiennes.⁷ Si, du fait de son statut de poète et d'écrivain, il fait logiquement preuve d'un intérêt marqué pour la littérature, son attention est loin de se focaliser sur elle seule. Qu'il s'agisse des « Lettres italiennes », publiées sous son nom jusqu'en 1896, puis sous le pseudonyme d'« A. Zanoni » (1897), ou de ses chroniques générales, « Journaux et revues » ou « Les revues »,⁸ Gourmont couvre tous les domaines dans lesquels fleurissent des revues italiennes – revues littéraires, revues d'art, revues philosophiques ou revues généralistes –

⁶ « [...] la cooccurrence représente une plus-value phraséologique, sémantique, textuelle remarquée. Constaté l'occurrence de *France* chez un locuteur ne nous apprend rien. Constaté la cooccurrence statistique de *France* avec *grandeur*, *nation* ou *indépendance*, nous apprend immédiatement sur le patriotisme du locuteur. Lorsque deux mots apparaissent ensemble dans une même fenêtre syntagmatique, ils se contextualisent *de facto* mutuellement, de manière certes élémentaire, mais essentielle. C'est pourquoi, la cooccurrence peut être définie comme la forme minimale et calculable du contexte et, dès lors que le contexte est la condition de l'émergence du sens, comme la première molécule sémantique d'un texte. » (Mayaffre ; Pincemin ; Poudat).

⁷ Il faut souligner que les revues italiennes qui sont l'objet de recensions dans le *Mercure de France* proviennent de toute l'Italie : Turin (*Gazzetta Letteraria*), Naples (*Flegrea*), Florence (*Il Marzocco*, *La Voce*, *Lacerba*), Rome (*Nuova Antologia di Scienze, Lettere ed Arti*), Gênes (*Cuore ed Arte*), Milan (*Poesia*) etc. Quant au *Mercure de France*, la revue jouissait d'une bonne diffusion en Italie, où elle était très lue.

⁸ Les « Lettres italiennes », comme « Journaux et revues » et « Les revues », font partie des chroniques régulières du *Mercure de France*. À ce titre, leurs auteurs varient : Remy de Gourmont est le chroniqueur des « Lettres italiennes » jusqu'en 1897, avant que ne lui succèdent Luciano Zuccoli, Ricciotto Canudo et Giovanni Papini. Il n'est pas non plus le seul à contribuer aux chroniques sur « Les revues », celles-ci étant aussi assurées par d'autres signatures du *Mercure*, tels Robert de Souza et Charles-Henry Hirsch.

comme en témoigne cet inventaire non exhaustif des publications citées par lui au moins une fois dans le *Mercure* : *Critica sociale*, *Cronaca bizantina*, *Gazzetta letteraria*, *Vita moderna*, *Il convito*, *Coenobium*, *Leonardo*, *La Vita Italiana*, *Il Marzocco*, *Flegrea*. De fait, il faut souligner que, grâce à son amitié avec Vittorio Pica,⁹ notamment, lui-même collaborait à la même époque avec plusieurs de ces revues, dont *Il Marzocco* et *Flegrea* (Kalantzis), tout comme celui qui allait lui succéder à la tête des « Lettres italiennes », Luciano Zuccoli.¹⁰ Dans les années 1890-1900, le *Mercure de France* est donc au centre d'un phénomène d'intermédialité : un certain nombre de revues italiennes y sont citées au fil de ses volumes, tandis que ces mêmes revues, auxquelles participent des signatures du *Mercure*, évoquent volontiers non seulement les articles de la revue française, mais aussi les publications ou les actualités de ses contributeurs. Ainsi, par l'intermédiaire du réseau de connaissances et d'amitiés transalpines de Remy de Gourmont, la France s'ouvre-t-elle à l'Italie, tout comme l'Italie à la France.

L'examen des recensions de revues publiées dans le *Mercure de France* tend néanmoins à nuancer l'ouverture à l'Italie. Il faut souligner en premier lieu que si l'attention prêtée par Gourmont aux revues italiennes est remarquable par sa constance et par le nombre de revues citées, le traitement réservé à celles-ci reste souvent succinct : un certain nombre de publications sont tout juste citées, sans plus de commentaires, parfois en fin d'article. La conclusion de la rubrique « Journaux et revues » publiée dans le tome 7 (n°40, avril 1897) et signée « A. Zanoni », en est un bon exemple : « Nous avons reçu *Cuore ed Arte*, de Gênes ; la *Tavola Rotonda*, de Naples ; *Cronaca Nova*, nouvelle revue sicilienne. » (« Journaux et

⁹ Vittorio Pica (1864-1930) était l'une des figures du monde artistique et littéraire en Italie. Il participa activement à la création de l'Esposizione internazionale d'arte de Venise (1895), qui allait devenir la Biennale, et était très investi dans le monde littéraire. Collaborateur de revues littéraires prestigieuses, comme *Il Marzocco*, il fonda et dirigea *Emporium*, à partir de 1900.

¹⁰ Luciano Zuccoli, pseudonyme de Luciano von Inghenhein, journaliste et romancier tessinois, fut l'un des premiers collaborateurs de *Il Marzocco* et le directeur de *La Gazzetta di Venezia* entre 1903 et 1912. Bien introduit dans les milieux littéraires et artistiques parisiens, il succéda à Remy de Gourmont à la tête des « Lettres italiennes » entre 1897 et 1903. Il est également l'auteur de plusieurs romans et nouvelles.

revues », avril 1897) Pas de jugement, ni positif, ni négatif, et pas d'analyse de fond. Ce sont sans doute les exemples de ce type qui font conclure à Robert Jouanny :

La liste est impressionnante, sans doute aussi riche que celle des revues françaises correspondantes. Mais on ne s'y trompera pas : les comptes rendus sont généralement des inventaires d'articles, dont les auteurs sont mentionnés sans grand discernement [...].

Gourmont ne se borne bien sûr pas à citer sans commenter : il sait aussi être direct, et sait se montrer aussi incisif que laudateur. Paradoxalement, ce sont justement ces recensions qui révèlent les limites de l'ouverture du *Mercure de France* aux publications étrangères.

Pour étudier en détail les articles de Remy de Gourmont sur l'Italie publiés dans le *Mercure de France*, nous avons utilisé la plateforme Ariane¹¹ (Alrahabi), un outil d'annotation fondé sur une approche symbolique à base de règles, qui met en lumière les modalités du discours critique. Les annotations sont regroupées selon deux catégories principales – positives et négatives –, mais elles sont multiples : « Appréciation », « Dépréciation », « Joie », « Plainte », « Tristesse », « Indignation », etc. En combinant la recherche de mots-clés et d'annotations associées à ces mots-clés, Ariane permet de mettre en lumière les particularités d'un texte – ou d'un auteur –, en croisant *sentiment analysis* et critique littéraire.

Si l'on se concentre sur les noms des revues et sur les annotations qui leur sont associées, on observe tout de suite la forte présence de catégories positives, notamment « Appréciation », « Appréciation intellectuelle » et « Appréciation esthétique ». Ainsi trouve-t-on des annotations « Appréciation » et « Appréciation intellectuelle » pour la revue d'inspiration socialiste *Critica sociale*, citée à huit reprises par Remy de Gourmont entre 1891 et 1892, tandis qu'à la *Gazzetta letteraria*, citée à sept reprises entre 1891 et 1893, sont associées les annotations « Appréciation » et « Appréciation esthétique ». Considéré isolément, ce seul résultat tendrait à suggérer une réception extrêmement positive des revues

¹¹ <https://obvil.huma-num.fr/ariane/mdf/search>.

italiennes de la part de Remy de Gourmont, le cas de la *Critica sociale* prouvant en outre que ses centres d'intérêt allaient bien au-delà des seules revues littéraires.

Néanmoins, toute positive qu'elle soit, l'annotation à elle seule ne suffit pas à juger du caractère favorable de la recension. Dans le cas de la revue *Critica Sociale*, on observe par exemple que l'une de ces recensions positives, dans la chronique « Littérature italienne », est liée à la publication, dans cette revue, d'une traduction élogieuse d'un article de Gourmont lui-même : « La *Critica sociale*, toujours intéressante, mais sur des sujets où nous ne pouvons la suivre en détail, nous a fait l'honneur de traduire presque intégralement, en y joignant des commentaires sans équivoque, “Le joujou Patriotisme” » (« Littérature italienne », 1^{er} mai 1891). Toujours dans les « Lettres italiennes », en juillet 1891, il fait l'éloge d'un article de la *Gazzetta letteraria* : « M. Depanis analyse, avec bien de la perspicacité, *Là-Bas*, de Huysmans, et non seulement rédige sur le livre d'intéressantes remarques, mais juge l'auteur avec esprit : “Naturaliste byzantin et décadent”, — ce n'est pas sot » (« Littérature italienne », juillet 1891). Ce passage est logiquement annoté « Appréciation intellectuelle », mais on remarque que les compliments de Remy de Gourmont sont moins liés à la revue qu'à ce qu'il juge comme une compréhension fine de la littérature française.

On touche là à la limite de l'ouverture internationale du *Mercure de France*. Dans les revues italiennes, c'est souvent la réception ou l'analyse de la littérature française qui intéresse Gourmont, et moins la culture italienne. Aussi se montre-t-il impitoyable envers les publications qui trahissent selon lui une méconnaissance de la littérature française. En décembre 1893, dans « Journaux et revues », il tourne en dérision un article paru dans *Vita moderna*, n'hésitant pas à traduire, pour ses lecteurs français, les passages de ce qu'il considère avec mépris comme une « timbale milanaise » :

La même revue a publié un article à signaler pour son incohérence. C'est intitulé : *La Poésie française contemporaine. Les Symbolistes dans leurs œuvres*. On y nomme pêle-mêle, parmi les symbolistes, Haraucourt et Henri de Régnier, René Ghil et Rimbaud ; on y lit : ‘Haraucourt et Rimbaud sont plus délicats, plus poètes...’ ; on y

apprend que M. de Régnier ‘pourrait bien être le continuateur de Laforgue’. L’auteur de cette timbale milanaise trouve que le mouvement poétique actuel en France est ‘bien complexe’ : c’est sans doute une façon de s’excuser de n’y avoir rien compris. (« Journaux et revues », décembre 1893)

L’annotation « Dépréciation » apparaît logique. Elle porte bien sûr sur l’article et non sur la revue, mais les lecteurs du *Mercure de France* doivent s’en contenter, ce qui en fait un exemple intéressant du rapport de la revue à l’Italie.

Dans son attitude envers les revues italiennes, Remy de Gourmont est en effet représentatif d’une forme de cécité du *Mercure de France* : l’Italie, sa vie culturelle et sa littérature sont souvent jugées à l’aune de leur rapport avec la culture française, comme si la première était implicitement subordonnée à la seconde. Il ne s’agit pas ici de réduire Remy de Gourmont à la caricature d’un nationaliste littéraire, car ses articles révèlent aussi une connaissance très fine de la culture et des principales tendances de la littérature de l’époque en Italie. Il s’agit en revanche de mettre en lumière le fait que le « jeu de miroirs » (Jouanny) auquel se livre, sous sa plume, le *Mercure de France*, est souvent déformant, les revues italiennes étant d’abord jugées à l’aune de leur relation à la culture française en générale, symboliste en particulier, le *Mercure* en étant l’un des fers de lance. Si l’ouverture à l’Italie est l’un des apports indéniables de Remy de Gourmont au *Mercure de France*, ce phénomène doit donc être nuancé. La réception dans le *Mercure de France* de l’une des plus importantes revues italiennes des premières années du XX^e siècle, *Poesia*, offre un autre exemple de cette ambivalence.

Le cas *Poesia*

En 1905, Filippo Tommaso Marinetti fonde à Milan une nouvelle revue, *Poesia*, qui se révèle « passionnant laboratoire de la modernité » (Livi, *Italica*). À l’époque, Marinetti est bien connu en France (Roche-Pézard ; Meazzi). Il a collaboré avec un certain nombre de revues françaises, dont *Gil Blas*, *La Plume* et *La Revue blanche*, tout en publiant des poèmes en

français (*L'Échanson, Les Vieux Marins*, 1898). Il est familier des milieux littéraires français et de l'équipe du *Mercur* :

Marinetti est fortement imprégné de culture française. [...] Lorsqu'il arrive à Paris, l'année de son baccalauréat, il baigne dans la culture française fin de siècle ; il lit Zola, Rousseau, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Schwob, Flaubert ; il fréquente Rachilde et Vallette, Kahn et Jarry ; il se rend régulièrement à la Closerie des Lilas. (Meazzi)

De fait, la rubrique « Échos », signée « *Mercur* », la revue annonce la fondation de *Poesia* dans le volume du 1er janvier 1905 :

Elle publiera tous les mois des vers inédits des meilleurs poètes français, italiens, espagnols, anglais allemands, russes, etc. On annonce qu'au sommaire du premier numéro figureront les noms de Léon Dierx, Catulle Mendès, Gabriele d'Annunzio, Giovanni Pascoli, Paul Adam, Gustave Kahn, Paul Fort, Stuart Merrill, Édouard Schuré, Albert Mockel, Camille Mauclair, Clovis Hugues, Rudyard Kipling, Alma Tadema, Hélène Vacaresco, Fred. Bowles. Tous les poèmes publiés par *Poesia* doivent être dits et analysés par M. F. T. Marinetti, qui partage la direction de la revue avec M. Sem Benelli, au cours de la série de Conférences sur la Poésie Contemporaine qu'il fait chaque année dans les principaux théâtres et les grands cercles littéraires de l'Italie. (« Échos », 1^{er} janvier 1905)

Dans le panorama des revues italiennes citées dans le *Mercur de France*, *Poesia* occupe une place particulière. La textométrie révèle que « *Poesia* » est l'un des co-occurents du lemme « revue », avec un indice élevé (9) : parmi toutes les revues italiennes citées dans notre corpus, elle est la seule dans ce cas, ce qui trahit son importance. *Poesia* apparaît en effet aussi bien dans les « Lettres italiennes » – la chronique est alors tenue par Ricciotto Canudo¹² (Munari) –, que dans « Les revues ». Or cette dualité se reflète dans la réception même de la revue. Si l'on s'en tient aux seules annotations mises en évidence par la plateforme Ariane autour du mot-clé « *Poesia* », la prévalence des annotations appréciatives (« *Appréciation* », « *Appréciation intellectuelle* », « *Appréciation esthétique* », etc.) est évidente, puisque celles-ci sont au nombre de dix-sept sur vingt-huit annotations recensées au total. Pourtant, le détail

¹² Ricciotto Canudo (1877-1923), né à Gioia del Colle, près de Bari, s'installe en France à partir de 1902. Il était des proches de l'avant-garde littéraire et artistique française, particulièrement, avant qu'il ne quitte le *Mercur de France*, de Guillaume Apollinaire. Parmi les titulaires de la chronique des « Lettres italiennes », Ricciotto Canudo, qui en assura la tête entre 1903 et 1913, est celui qui eut la plus grande longévité. Après son départ du *Mercur*, il dirigea la revue *Montjoie !*, qu'il avait fondée et se distingua pour son intérêt précoce pour le cinéma : les essais qu'il consacra au septième art sont rassemblés dans *L'usine aux images* (1927).

de ces annotations tend à nuancer ce constat positif. Dans « Les revues », *Poesia* est en effet surtout louée pour la place qu'elle offre à la poésie française. Les deux exemples suivants, sous la plume de Charles-Henry Hirsch,¹³ en témoignent :

M. F. T. Marinetti, qui a beaucoup contribué, par des conférences et des récitations de poèmes, à répandre en Italie la littérature symboliste, vient de créer une revue universelle : *Poesia*. L'intention du fondateur est excellente et les deux premiers fascicules de *Poesia* (février et mars) la réalisent parfaitement. (« Les revues », 15 avril 1905)

Ce troisième fascicule continue heureusement à faire voisiner les poètes italiens et français. On y voit de purs sonnets de M. Catulle Mendès, un poème de M. Marinetti, le Sarcophage de M. F. Vielé-Griffin, une Élégie d'Automne de M. Saint-Georges de Bouhéliér, des poèmes de MM.G. Pascoli, F. Chiesa, A. Colautti, E. Moschino, G. P. Lucini... Mlle Lucienne Kahn y révèle un talent jeune et déjà sûr, dans *Mélancolie*, une poésie où se rencontrent des qualités d'harmonie et de couleur vraiment originales. (« Les revues », 15 juin 1905)

On le voit, les recensions des deux premiers numéros sont extrêmement positives : outre la catégorie « Appréciation », l'outil d'annotation souligne d'ailleurs ici l'« Appréciation intellectuelle » pour la première et l'« Appréciation esthétique » pour la seconde. En réalité, Charles-Henry Hirsch loue d'abord Marinetti pour sa qualité de propagateur du Symbolisme – français – en Italie. De plus, dans sa recension du troisième fascicule, s'il cite bien des poètes italiens, c'est leur « heuru[x] » voisinage avec des noms issus de la littérature française qu'il salue. Et c'est à une Française, Lucienne Khan, que Hirsch réserve son éloge le plus appuyé. Cette fois encore, on observe donc dans le *Mercur de France* un déséquilibre en faveur de la littérature française.

Il faut se concentrer sur les « Lettres italiennes » de Ricciotto Canudo pour trouver des recensions à la fois appréciatives et détaillées sur le contenu « italien » de *Poesia*. Canudo s'attarde longuement sur la revue dans sa chronique du 15 février 1907, saluant à la fois le projet de Marinetti et les « talents » que celui-ci met en valeur :

¹³ Charles-Henry Hirsch (1870-1948) rejoignit l'équipe du *Mercur de France* dès 1891 et fut le responsable des rubriques littéraires et artistiques entre 1899 et 1916. Romancier et poète, il collabora avec divers journaux, dont *L'Excelsior* et *Le Matin*. Dans notre corpus figurent quatorze de ses articles appartenant à la rubrique « Les revues », publiés entre 1898 et 1916.

Un poète français, M. F.-T. Marinetti – un jeune –, s’est donné, depuis deux ans, une tâche difficile et belle, qui n’est pas seulement celle de réunir des talents en un faisceau trimestriel, mais celle, beaucoup plus grave, d’en découvrir. Le sort lui a été favorable. Et voici apparaître sur les horizons de la littérature une force nouvelle, un romancier-poète d’exception, vainqueur du premier concours international de *Poesia*. Peu de temps après, le deuxième concours de la même anthologie a révélé un poète de vingt ans, M. Giosuè Bersi, auteur d’un poème : le *Sang*, dont le style, serré sonore et pur, et la volonté subtile d’une compréhension de la vie tout entière [...] témoigne d’un organisme poétique duquel il faut beaucoup attendre. (« Lettres italiennes », 15 février 1907)

L’outil d’annotation repère trois catégories pour ce passage : « Appréciation », « Appréciation intellectuelle », « Appréciation esthétique ». Tout en qualifiant Marinetti de poète « français », à un moment où celui-ci s’efforçait de passer pour un poète français, Canudo offre ici à ses lecteurs français l’occasion de découvrir de nouveaux noms de la poésie italienne et, ce faisant, il se fait, comme Gourmont avant lui, passeur entre culture italienne et culture française. Sous sa plume, le *Mercure de France* joue à plein son rôle d’acteur des transferts culturels entre l’Italie et la France, entre presse et littérature.

Par la suite, le titulaire des « Lettres italiennes » revient régulièrement sur *Poesia* : s’il mentionne parfois les signatures françaises de la revue milanaise, il s’arrête plus volontiers sur ses contributeurs italiens, saluant en particulier, à plusieurs reprises, l’œuvre de Paolo Buzzi.¹⁴ Selon François Livi, la coexistence entre poètes français et poètes italiens explique les réactions favorables du *Mercure de France* à la revue de Marinetti, même si on observe souvent un déséquilibre envers la littérature française dans les pages du *Mercure*. Pourtant, à partir de 1908, peu de temps avant le *Manifeste du Futurisme*, publié en février 1909, Marinetti change de cap. Le *Mercure de France* aussi :

Poesia, qui jusque-là avait fait coexister poètes italiens et poètes français, sous le signe d’un irénisme éclectique, commence à agiter l’étendard du nationalisme en littérature. Le langage de rupture et d’exclusion des manifestes futuristes achève de briser cette apparente harmonie. Tant qu’il s’était présenté comme un disciple des maîtres symbolistes et qu’il s’était servi de *Poesia* pour faire connaître la poésie française à l’étranger, Marinetti avait bénéficié, dans les revues parisiennes, notamment dans le

¹⁴ Paolo Buzzi (1874-1956) fut l’un des poètes futuristes les plus significatifs. Il fut également critique littéraire pour la revue *Poesia*. Parmi ses nombreux recueils poétiques figurent, à l’époque qui nous intéresse, *Aeroplani* (1909) et *Versi liberi* (1913).

Mercur de France, de réactions positives, sinon enthousiastes. [...] L'enthousiaste propagateur de la poésie symboliste est devenu le chef d'une avant-garde qui voudrait occuper la scène littéraire française. [...] L'hostilité des revues parisiennes est à peu près complète : Marinetti est renvoyé sans ménagement à sa condition d'étranger, d'hôte de la culture et de la langue françaises. (Livi, "Classicisme")

La rupture que l'on observe entre les chroniqueurs du *Mercur* de France et Marinetti à propos du Futurisme sort du cadre de la présente étude, qui se concentre sur les revues.¹⁵

Cette rupture commence toutefois avec *Poesia*. Surtout, elle est révélatrice d'un déséquilibre entre culture française et culture étrangère, qui semble toujours à l'œuvre dans le *Mercur* de France.

De Ricciotto Canudo à Giovanni Papini : ruptures au *Mercur*

Pendant ses neuf années passées à la tête des « Lettres italiennes », entre 1904 et 1913, Ricciotto Canudo, Italien installé à Paris, grand ami d'Apollinaire, est le principal médiateur entre la littérature italienne et le public français. Ses chroniques, publiées assez régulièrement, détaillent l'actualité littéraire italienne. Dans ce panorama, les revues publiées dans la péninsule ont aussi leur place : *La Vita Letteraria* (Rome), *Emporium* (Bergame), *Il Regno* (Florence), *Il Campo* (Turin) ou *Cronaca Bizantina* (Rome) sont autant de revues régulièrement citées par Canudo, qui les juge somme toute assez positivement, même si, comme Gourmont avant lui, il donne finalement peu de détails sur le contenu de ces publications.

Pourtant, dans sa relation au monde des revues italiennes, Canudo se distingue en réalité plus par les revues qu'il ne cite pas que par celles dont il rend compte régulièrement.

La textométrie offre des ressources intéressantes pour révéler ses silences. En utilisant le

¹⁵ Après 1909, Marinetti et le Futurisme reviennent irrégulièrement sous la plume des différents contributeurs du *Mercur*. Certains articles sont ironiques ou hostiles (Remy de Gourmont, « Les excessivistes », 1910 ; Georges Palante, « Philosophie », 1912), d'autres s'en prennent au « Pape Marinetti » (Guillaume Apollinaire, « La vie anecdotique. La nouvelle religion de la vélocité »), même si l'article salue l'apport du Futurisme. Lorsqu'il devient chroniqueur des « Lettres italiennes », Giovanni Papini consacre plusieurs analyses au Futurisme et à Marinetti, même si celles-ci sont sans doute influencées par les rapports complexes entre Marinetti et le groupe des Florentins de *Lacerba*, dont faisait partie Papini.

logiciel TXM, nous avons procédé à une partition de notre corpus en associant aux fichiers textes un fichier de métadonnées comprenant entre autres le nom de son auteur, son titre et sa date. La partition permet de générer des tables lexicales et, ainsi, de calculer les spécificités, qui mettent en lumière « les mots (ou traits linguistiques) anormalement fréquents dans une partie du corpus au regard de leur fréquence dans le corpus entier » (Lafon). Dans un corpus comme le nôtre, relativement hétérogène, car composé de textes écrits par des auteurs différents et, en outre, de tailles parfois très variables, le score de spécificité se révèle plus pertinent que la fréquence relative. En effet, ce score, qui n'est pas faussé par les déséquilibres inhérents au corpus – ici, par exemple, le grand nombre d'articles de Ricciotto Canudo par rapport aux autres auteurs présents –, est basé sur une modélisation statistique de la répartition des mots au sein du corpus. Cela permet de rendre compte de la surutilisation ou, au contraire, de la sous-utilisation, d'un mot ou d'un groupe de mot : en pratique, le *score* de spécificité met donc en lumière les irrégularités, soit les mots employés très – trop, par rapport aux autres contributeurs – par certains auteurs ou, au contraire, ceux qu'ils évitent. Si l'on compare les deux derniers titulaires des « Lettres italiennes » et leur rapport à certaines revues d'avant-garde, les résultats sont très parlants.

En 1908, alors que Ricciotto Canudo est toujours le chroniqueur de littérature italienne du *Mercure de France*, Giuseppe Prezzolini fonde à Florence la revue *La Voce*, « creuset de la modernité en Italie » (Livi, “Classicisme”). Il s'agit d'un événement capital, qui marque la « genèse d'un pôle autonome dans le champ littéraire de l'Italie du début du XX^e siècle¹⁶ » (Baldini). Autour de *La Voce*, puis de *Lacerba*, se met en place une véritable avant-garde, qui renouela profondément le paysage littéraire et artistique de l'Italie de l'époque. Significativement, les personnalités les plus importantes de ce mouvement – Giuseppe Prezzolini, Ardengo Soffici et Giovanni Papini – avaient tous les trois vécu à Paris, ville qui

¹⁶ Nous traduisons.

constituait un véritable « mythe » pour l'avant-garde italienne de l'époque (Adamson). De plus, ils entretenaient des liens étroits avec certaines personnalités d'envergure du *Mercure*, tels Remy de Gourmont et Guillaume Apollinaire. Pourtant, la réception de ces revues dans la revue, notamment dans les « Lettres italiennes » de Canudo, fut sans commune mesure avec leur importance.

Si *La Voce* est citée à trente-sept reprises dans le *Mercure*, elle ne l'est que sept fois par Canudo lui-même, et seulement à partir de 1911. De fait, le calcul des spécificités révèle que l'expression « La Voce » est sous-employée par Canudo : il s'élève à -13,2, avec un indice de banalité à -2, soit un chiffre très élevé. Le logiciel relève donc une anomalie dans la non-utilisation de ce mot par Canudo, et celle-ci est d'autant plus intéressante que son successeur, Giovanni Papini, obtient lui, pour la même expression, un score de spécificité qui en est l'exact inverse : 13,2, avec un indice de banalité à 2, soit, ici aussi, un score très élevé. En somme, la textométrie relève que Canudo semble éviter de parler de *La Voce*, alors que Papini s'y attarde beaucoup. La même observation s'impose à propos de la revue *Lacerba*, revue d'art, de littérature et de politique fondée par Giovanni Papini et Ardengo Soffici à Florence en 1913, après leur rupture avec *La Voce*. L'importance de *Lacerba* dans le paysage culturel italien de l'époque est équivalente à celle de *La Voce*. Pourtant, TXM relève un sous-emploi du mot « Lacerba » par Canudo (-8,3, avec un indice de spécificité à -2) et, à l'inverse, un suremploi de la part de Papini (8,2, avec indice de banalité à 2). Certes, la chronologie impose de nuancer ce constat : *Lacerba* est fondée début 1913 et la dernière chronique de Canudo dans le *Mercure* date de juin de la même année, avant que, à partir d'octobre, Papini ne lui succède. Dès lors, ce sous-emploi s'explique en partie par le départ de Canudo, mais ce n'est pas la seule raison.

L'analyse textométrique révèle en réalité la profonde rupture que marqua le remplacement de Canudo par Papini, en 1913. Or l'évènement nous intéresse, car le rapport

de Canudo aux avant-gardes italiennes est la cause de ce départ : sa relative indifférence à *La Voce* et, dans une moindre mesure, à *Lacerba*, en était l'un des symptômes. Parmi les chroniqueurs du *Mercure* chargés de la littérature italienne, Canudo est celui qui voue la plus grande admiration à l'un des écrivains italiens les plus célèbres de l'époque, Gabriele D'Annunzio,¹⁷ dont on peut dire qu'il occupe presque toute ses chroniques. Cette passion de Canudo pour D'Annunzio, au détriment des autres courants qui animent alors la littérature italienne, ne passe pas inaperçue en Italie et lui attire un certain nombre de critiques.

On lui reproche en effet de négliger l'avant-garde italienne, notamment celle des milieux florentins née autour de *La Voce*. Pour ses détracteurs, c'est d'autant plus grave que le rayonnement international du *Mercure de France* donne un poids inégalé à ses chroniques. Parmi ceux-ci, le groupe de *La Voce* fait partie des plus ardents. Dans un article intitulé « Italiens à l'étranger », publié dans *La Voce* du 8 avril 1908, Giuseppe Prezzolini publie un article au vitriol contre Canudo et, au passage, contre le *Mercure de France* :

Malheureusement, c'est la seule [revue] que les jeunes Européens intéressés par l'art et la littérature lisent pour y trouver des informations étrangères lesquelles, si elles ne sont pas toujours excellentes, y sont au moins très abondantes. L'Italie a la chance d'être interrogée et analysée quatre fois par an, par l'intermédiaire de Monsieur Canudo. [...] Bien sûr, étant donné la faible connaissance que l'on a à l'étranger de la langue italienne, la faible diffusion de nos revues et, à l'inverse, la connaissance du Français et la diffusion du *Mercure de France*, nous qui écrivons en Italie dépendons en grande partie, pour nous attirer sympathies et amitiés (je ne parle pas de traductions), de l'esprit, du goût et de la culture de Monsieur Canudo, que j'ai déjà mentionné. Et c'est contre cela qu'il faut protester.¹⁸ (« Italiani all'estero », 8 avril 1908)

Or, parmi le groupe de *La Voce*, Soffici et Papini, en particulier, sont très liés avec Remy de Gourmont qui, s'il ne s'occupe plus directement de la littérature italienne, reste incontournable. Une lettre à Giovanni Papini du 22 novembre 1911 témoigne de son

¹⁷ L'admiration sans borne de Canudo pour D'Annunzio s'explique – au moins en partie – par son désir de remplacer Georges Hérelle, traducteur “officiel” de l'écrivain italien le plus célèbre de l'époque en France (Livi, 2012). De fait, une polémique opposa en 1912 Hérelle et Canudo dans les pages du *Mercure*, après de sévères critiques du second sur la traduction des *Poésies* de D'Annunzio par Hérelle. Celui-ci demeura toutefois le traducteur unique de D'Annunzio en France.

¹⁸ Nous traduisons.

agacement vis-à-vis de Canudo : « Je crois cependant que l'on commence à comprendre le tort que Canudo fait au *Mercur* par sa négligence, mais d'ici qu'on lui ait trouvé un remplaçant, il faut bien de la patience » (Dotoli). Deux années supplémentaires sont toutefois nécessaires pour écarter Canudo du *Mercur de France* : saisissant le prétexte de la direction de la revue *Montjoie !*, qu'il a fondée, Canudo signe ses dernières « Lettres italiennes » en juin 1913, et en fait un état des lieux de la production littéraire italienne. Ironie du sort, c'est d'ailleurs dans ce dernier article qu'il accorde le plus de place à *La Voce*, et même à *Lacerba*. Quelques mois plus tard, c'est Giovanni Papini qui le remplace, Soffici lui-même ayant décliné la proposition de Remy de Gourmont (Livi, "Modernité" ; Gogibu) : dès lors, la rupture avec l'ère-Canudo est complète.

Entre 1913 et 1918, Papini ne livra au total que sept articles au titre des « Lettres italiennes », la Première guerre mondiale, notamment, ayant considérablement bouleversé l'activité de la revue. Cela n'empêche pas ces chroniques d'être extrêmement précises et de se distinguer par la place qu'elles accordent aux avant-gardes littéraires italiennes. Surtout, c'est avec Papini que le jeu de miroir déformant qui liait la littérature italienne à la littérature française prend définitivement fin :

Dans l'optique des Florentins, ce changement signe un retour à la normale : le dialogue de Florence avec Paris peut être poursuivi, mais sur un pied d'égalité, ou presque. Au contraire, Canudo, tout gagné à la culture française, et viscéralement attaché au symbolisme, visait à ramener, au nom sans doute de "l'impérialisme artistique français" à venir, les grandes tendances de l'avant-garde italienne, à des sources françaises, vraies ou présumées. La littérature italienne devenait ainsi un jardin provincial, où s'évaporaient les dernières senteurs symbolistes. Or le premier propos de Papini, qui évite précisément toute allusion au symbolisme, est bien de désenclaver l'avant-garde italienne de la tutelle de ses avant-gardes françaises, de montrer sa spécificité, son avance – le cas échéant – sur les expériences parisiennes (Livi, "Modernité").

Dans ce contexte, les revues italiennes, alors véritable laboratoire de la modernité littéraire en Italie, occupent une place importante dans les chroniques de Papini. Pour *La Voce*, la

plateforme Ariane révèle des modalités critiques qui sont systématiquement appréciatives.

Ainsi, dans ses premières « Lettres italiennes » (octobre 1913), Papini écrit-il :

La Voce a été fondée en 1908 par M. Prezzolini, dans le but de réunir les meilleures forces qui s'étaient manifestées dans les dix années précédentes de renouvellement spirituel. Elle voulait accueillir des esprits différents ou même opposés, mais libres et hardis avant tout et soucieux d'une réorganisation de la culture nationale. Elle n'était pas une revue simplement artistique et littéraire, comme la plupart de celles qui poussent chaque semaine en Italie : elle s'est occupée aussi, et avec ardeur et compétence, de philosophie, de politique, de questions pratiques. *La Voce* a entrepris plus d'une campagne impopulaire et souvent elle a réussi à imposer ses vues. (« Lettres italiennes », 16 octobre 1913)

Dans tout le passage consacré à *La Voce*, l'outil d'annotation relève les éléments appréciatifs, très nombreux, mais aussi les critiques, comme cette phrase : « Maintenant, *La Voce* est affaiblie », qui correspond chronologiquement au départ de Papini et de Soffici de *La Voce* et à la fondation de la rivale *Lacerba*. Celle-ci est aussi mentionnée par Papini, toujours dans les « Lettres italiennes » (1914), dans un passage dont l'« Appréciation » est évidente :

Mais au commencement de 1913 était née à Florence une revue indépendante, d'avant-garde, très vivante et révolutionnaire, *Lacerba*, qui avait en première ligne parmi ses rédacteurs Papini et Soffici, qui jusqu'alors s'étaient tenus loin du Futurisme, mais, esprits toujours en éveil et à l'affût de la modernité, travaillaient, on peut dire, dans une direction parallèle. (« Lettres italiennes », 1^{er} février 1914)

Si les revues reçoivent moins d'attention que les livres dans les chroniques du *Mercure de France*, leur importance, en raison de leurs liens avec les avant-gardes littéraires et artistiques de l'époque, en font les révélateurs des difficultés, voire des ambiguïtés de son rapport aux cultures étrangères. Quoique le prestige de la revue lui donne une aura incontestable en Europe, son positionnement critique est en réalité très dépendant de ses contributeurs, au point que les prises de position peuvent changer du tout au tout d'un chroniqueur à l'autre. Au-delà de son attachement pour la primauté, réelle ou supposée, de la littérature et de la culture françaises, le rapport du *Mercure de France* aux revues italiennes est aussi révélateur de sa cécité vis-à-vis des avant-gardes transalpines. Il s'agit sans doute d'un travers typique des revues françaises de l'époque, mais il est d'autant plus marquant que le *Mercure de*

France se distinguait précisément aussi bien par son ouverture vers les littératures étrangères que par son rayonnement à l'international.

Si le *Mercur de France* est incontestablement ouvert à l'Italie et à ses avant-gardes, l'étude fine de la réception des revues dans ses pages en révèle plusieurs limites. La revue française semble en effet adopter une position ambiguë vis-à-vis de la culture italienne, volontiers jugée à l'aune de son rapport avec une culture française qui semble avoir, pour certains chroniqueurs du *Mercur*, une primauté implicite. Il faut attendre 1913 et l'arrivée de Giovanni Papini pour que cette perspective change. De fait, ce phénomène illustre le rôle essentiel joué par les chroniqueurs de la revue. S'ils sont les passeurs entre France et Italie, cela ne va pas sans déficiences. Les recensions de revues sont en effet très dépendantes des chroniqueurs eux-mêmes, des réseaux, amicaux ou professionnels, dans lesquels ils s'insèrent, comme pour Gourmont ou Papini, voire, comme pour Canudo avec D'Annunzio, de leurs obsessions critiques, ce qui peut entraîner une forme d'aveuglement, ou d'indifférence, vis-à-vis de certains milieux. Dans un ensemble textuel aussi vaste que le *Mercur de France* – les articles de notre corpus sont répartis sur plusieurs centaines de volumes de la revue – l'utilisation d'instruments numériques permet d'abord d'appréhender le corpus dans sa globalité. L'apport statistique de la textométrie permet en outre de révéler les dynamiques internes du corpus, comme la mise en lumière des irrégularités selon les contributeurs, grâce à TXM. L'annotation automatique des modalités du discours critique, notamment, ici, en association avec des mots-clés, permet en outre de jouer sur la double dimension, macroscopique – l'ensemble des annotations du corpus – et microscopique – le détail de chaque annotation. C'est grâce à ces instruments que l'on peut mesurer dans toute son étendue le volume des échanges culturels entre ces médias différents que sont le *Mercur de France* et les revues italiennes.

Références citées

- Adamson, Walter L. *Avant-garde Florence. From Modernism to Fascism*. Harvard UP, 1993.
- Alrahabi, Motasem. “Ariane, dispositif de fouille et de lecture synthétique de textes.” *Atelier DAHLIA – conférence Extraction et Gestion des Connaissances (EGC 2021)*, Online conference, 26 Jan. 2021.
- Baldini Anna. “L’autonomizzazione del campo letterario italiano nel primo Novecento; i dintorni della ‘Voce’.” *Lettere aperte*, vol. 3, 2016, pp. 13-32.
- Canudo, Ricciotto. “Lettres italiennes.” *Mercure de France*, Tome LXV, numéro 231, 1^{er} février 1907, pp. 557-561.
- Dotoli, Giovanni. *Ricciotto Canudo. 1877-1977. Atti del convegno internazionale nel centenario della nascita (Bari – Gioia del Colle, 24-27 novembre 1977)*. Grafischena, 1978.
- Gogibu, Vincent. “Du rifici au Mercure : Ricciotto Canudo, Remy de Gourmont et Arthur Rimbaud dans les ‘Lettres italiennes’ du *Mercure de France*.” *La revue des revues*, no. 58, 2017/2, pp. 64-75.
- Golzio, Francesco, Scalia, Gianni. *La cultura italiana del '900 attraverso le riviste*, vol. 4, «*La Voce*», «*Lacerba*», Einaudi, 1961.
- de Gourmont, Remy. [A. Zanoni], “Journaux et revues.” *Mercure de France*, Tome VII, numéro 40, avril 1893, p. 382.
- . “Littérature italienne.” *Mercure de France*, Tome II, numéro 17, mai 1891, p. 307.
- . “Littérature italienne.” *Mercure de France*, Tome III, numéro 19, juillet 1891, pp. 57-59.
- . “Journaux et revues.” *Mercure de France*, Tome IX, numéro 48, décembre 1893, pp. 368-369.
- Hirsch, Charles-Henry. “Les revues.” *Mercure de France*, Tome LIV, numéro 188, 15 avril 1905, p. 597.

- . "Les revues." *Mercure de France*, Tome LV, numéro 192, "Les revues", *Mercure de France*, 15 juin 1905, p. 601.
- Jouanny, Robert. "Les orientations étrangères au *Mercure de France* (1890-1895)." *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 92^e année, no. 1, Janvier-février 1992, pp. 56-72.
- Kalantzis, Alexia. "Un réseau franco-italien : les écrivains du *Mercure de France* en Italie (1895-1910)." *La revue des revues*, no. 58, 2017/2, pp. 81-82.
- Lafon, Pierre. "Analyse lexicométrique et recherche des cooccurrences." *Mots*, no. 3, octobre 1981, pp. 95-148.
- Livi, François. "Classicisme et avant-garde : la littérature italienne dans les revues parisiennes (1900-1915)." *Revue des Études italiennes*, Nouvelle série, tome 47, no. 1-2, Janvier-Juin 2001, pp. 47-62.
- . *Italica. L'Italie littéraire de Dante à Eugenio Corti*, L'Âge d'Homme, 2012.
- . "Modernité et avant-gardes : Papini chroniqueur au *Mercure de France*." *Revue des Études italiennes*, Nouvelle série, tome 43, no. 3-4, Juillet-Décembre 1997, *Paris-Florence (1900-1920). Aspects du dialogue culturel*, pp. 189-202.
- . "Papini e Remy de Gourmont." *Papini e il suo tempo*, ed. Cosimo Ceccuti, Firenze, Le Lettere, 2006, pp. 76-97. Nouvelle série, Tome 47, no. 1-2, Janvier-Juin 2001, pp. 47-62.
- Mayaffre, Damon, et al. "Explorer, mesurer, contextualiser. Quelques apports de la textométrie à l'analyse du discours." *Langue française*, no. 203, 2019/3, pp. 101-105.
- Meazzi, Barbara. *Le Futurisme entre l'Italie et la France*. Publications de l'Université de Savoie – Laboratoire LIS, 2010.
- Mercure. "Échos." *Mercure de France*, Tome LIII, numéro 181, 1^{er} janvier 1905, pp. 167-168.

- Munari, Simona. “Un tradimento nero. Il bilinguismo atipico di Ricciotto Canudo, ‘transplanté’ nella Parigi di inizio secolo.” *Revue des Études Italiennes*, Nouvelle Série, tome 55, no. 1-2, Janvier-Juillet 2009, pp. 95-117.
- Pincemin, Bénédicte. “La textométrie en question.” *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française*, CILF (conseil international de la langue française), Linguistique et traitements quantitatifs, tome 88, no. 1, 2020, pp. 26-43.
- Papini, Giovanni. “Lettres italiennes.” *Mercure de France*, Tome CV, numéro 392, 16 octobre 1913, pp. 857-861.
- . “Lettres italiennes.” *Mercure de France*, Tome CVII, numéro 399, 1^{er} février 1914, pp. 644-649.
- Prezzolini, Giuseppe. “Italiani all’estero.” *La Voce*, Anno I, n°17, 8 avril 1908.
- Roche-Pézard, Fabienne. *L’aventure futuriste*. École Française de Rome, 1983.
- Wilfert-Portal, Blaise. “Le critique, la presse, la nation : Remy de Gourmont au *Mercure de France*, 1890-1900.” *Cahiers de l’association internationale des études françaises*, no. 59, 2007, pp. 281-301.